ELECTRE,

TRAGÉDIE

DE M. DE CRÉBILLON.

NOUVELLE ÉDITION.





À PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

CLYTEMNESTRE, Veuve d'Agamemnon, & Femme d'Egifthe.

ORESTE, Fils d'Agamemnon & de Clytemneftre, Roi de Mycenes, élevé fous le nom de Tydée.

ELECTRE, Sœur d'Orefte.

EGYSTHE, Fils de Thyefte, meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, Fils d'Egifthe, mais d'une autre mere que Clytemneftre.

IPHIANASSE, Sœur d'Itys.

PALAMEDE, Gouverneur d'Orefte.

ARCAS, ancien Officier d'Agamemnon.

ANTENOR, Confident d'Orefte.

MELYTE, Confidente d'Iphianaffe.

GARDES.

La Scene eft à Mycenes, dans le Palais de fes Rois.



ELECTRE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

TÉMOIN du crime affreux que pourſuit ma vengeance,
O nuit ! dont tant de fois j'ai troublé le ſilence,
Inſenſible témoin de mes vives douleurs,
Electre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur, loin de nourrir un déſeſpoir timide,
Se livre enfin ſans crainte au tranſport qui le guide.
Favoriſez, grands Dieux, un ſi juſte courroux,
Electre vous implore, & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeſte,
J'ai compté trop long-temps ſur le retour d'Oreſte;
C'eſt former des projets & des vœux ſuperflus.
Mon frere malheureux, ſans doute, ne vit plus.
Et vous, Manes ſanglans du plus grand Roi du monde,

Triste & cruel objet de ma douleur profonde ,
Mon pere , s'il est vrai que sur les sombres bords
Les malheurs des vivans puissent toucher les morts,
Ah ! combien doit frémir ton ombre infortunée ,
Des maux où ta famille est encor destinée !
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton sang,
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc ;
Qu'à la face des Dieux , le meurtre de mon pere
Fût , pour comble d'horreurs , le crime de ma mere ;
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils ;
Et que dans mes malheurs Egisthe qui me brave ,
Sans respect, sans pitié , traite Electre en esclave.
Pour m'accabler encor , son fils audacieux ,
Itys , jusqu'à ta fille ose lever les yeux.
Des Dieux & des mortels Electre abandonnée,
Doit ce jour à son sort s'unir par l'hyménée ,
Si ta mort , m'inspirant un courage nouveau ,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime ?
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons sa fureur par de plus nobles coups ;
Allons à ces autels, où m'attend son époux ,
Immoler avec lui l'amant qui nous outrage :
C'est là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois... D'où vient donc que je ne le fais pas ?
Ah ! si c'étoit l'amour qui me retînt le bras !
Pardonne, Agamemnon, pardonne, ombre trop chere,
Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultere ;
Ta fille , de concert avec tes assassins ,
N'a point porté sur toi de parricides mains.
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable ;
Electre cependant n'en est pas moins coupable.
Le vertueux Itys , à travers ma douleur ,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point ! Fidele en apparence,
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance ?
Il vient , rassurons-nous.

SCENE II.

ELECTRE, ARCAS.

ELECTRE.

Pleine d'un juste effroi,
Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi;
Je craignois qu'un ami qui pour moi s'intéresse,
N'osât plus... Mais quoi, seul!

ARCAS.

Malheureuse Princesse;
Hélas! que votre sort est digne de pitié!
Plus d'amis, plus d'espoir.

ELECTRE.

Quoi! leur vaine amitié,
Après tant de fermens...

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'elle.
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zele;
Eux-mêmes à regret, ces trop prudens amis,
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.
Qu'Oreste, disent-ils, vienne par sa présence
Rassurer des amis armés pour sa vengeance.
Palamede, chargé d'élever ce Héros,
Promettoit avec lui de traverser les flots;
Son fils même avant eux devoit ici se rendre:
C'est se perdre, sans eux, qu'oser rien entreprendre;
Bientôt de nos projets la mort feroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce Guerrier, dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces Etats,
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras,
Qui chassant les deux Rois de Corinthe & d'Athenes,

De morts & de mourans vient de couvrir nos plaines,
Hier avant la nuit parut dans ce palais :
Cet étranger qu'Egisthe a comblé de bienfaits,
A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille,
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au seul nom du tyran que votre ame déteste,
On frémit ; cependant on veut revoir Oreste.
Mais le jour qui paroît me chasse de ces lieux ;
Je crois voir même Itys. Madame, au nom des Dieux,
Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme ;
Faites que votre hymen se differe d'un jour,
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ELECTRE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Allez, lâches amis, qui trahissez ma haine,
Electre sçaura bien, sans Oreste & sans vous,
Ce jour même à vos yeux signaler son courroux.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS.

ELECTRE.

EN des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,
Fils d'Egisthe, oses-tu mettre un pied téméraire ?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par la douleur.
D'un amour malheureux la triste inquiétude
Me faisoit de la nuit chercher la solitude.
Pardonnez, si l'amour tourne vers vous mes pas ;
Itys vous souhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ELECTRE.

Dans l'état où je fuis, toujours trifte, quels charmes
Peuvent avoir des yeux prefqu'éteints dans les larmes?
Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, & refpecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine;
Ma tendreffe ne fert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut défarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur!
A peine je vous vis, que mon ame éperdue
Se livra fans réferve au poifon qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux?
De votre illuftre fang confervant ce qui refte,
J'ai de mille complots fauvé les jours d'Orefte.
Moins attentif au foin de veiller fur fes jours,
Déjà plus d'une main en eût tranché le cours.
Plus accablé que vous du fort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous fçavez fi jamais j'exigeai rien du Roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud facré m'uniffe;
Ne m'en imputez point la cruelle injuftice:
Au prix de tout mon fang je voudrois être à vous,
Si c'étoit votre aveu qui me fit votre époux.
Ah! par pitié pour vous, Princeffe infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée:
Puifqu'il faut l'achever, ou defcendre au tombeau,
Laiffez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi, c'eft trop vous en défendre:
C'eft un fceptre qu'un jour Egifthe veut vous rendre.

ELECTRE.

Ce fceptre eft-il à moi pour me le deftiner?
Ce fceptre eft-il à lui pour te l'ofer donner?
C'eft en vain qu'en efclave il traite une Princeffe.
Jufqu'à le redouter que le traître m'abaiffe;
Qu'il faffe que ces fers, dont il s'eft tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de fon fils.

Cesse de te flatter d'une espérance vaine ;
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Egisthe ne prétend te faire mon époux,
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups.
Mais sçais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête ;
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête ?
A ces conditions je souscris à tes vœux,
Ma main sera le prix d'un coup si généreux ;
Electre n'attend point cet effort de la tienne ;
Je connois ta vertu, rends justice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.
Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre ;
Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.
Malheureux! de tes vœux quel peut être l'espoir ?
Hélas! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.
Je te haïrois moins, fils d'un Prince odieux ;
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux ;
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est éprise :
Que peux-tu souhaiter ! Itys, qu'il te suffise
Qu'Electre toute entiere à son inimitié,
Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.
Mais Clytemnestre vient : Ciel! quel dessein l'amene ?
Te sers-tu contre moi du pouvoir de la Reine ?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puissans! dissipez mon trouble & mon effroi,
Et chassez ces horreurs loin d'Egisthe & de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? où courez-vous, Madame ?
Vous

Vous vous plaignez; quel trouble a pu saisir votre ame?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien;
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.

A ses Gardes.

Qu'on sçache en ce moment si je puis voir Egysthe;
Mais vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous vois?
Electre se rend-elle aux volontés du Roi?
A votre heureux destin la verrons-nous unie?
Sçait-elle, à résister, qu'il y va de sa vie?

ITYS.

Ah! d'un plus doux langage empruntons le secours;
Madame, épargnez-lui de si cruels discours.
Adoucissez plutôt sa triste destinée;
Electre n'est déjà que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre, & mon esprit confus...

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus;
Mais pour former l'hymen & de l'un & de l'autre,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est pour vous de son sort prendre trop de souci;
Allez, dites au Roi que je l'attends ici.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mere,
Vous bravez de ce nom le sacré caractere?
Et lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,
Electre semble encor défier mon courroux;
Bravez-le; mais du moins du sort qui vous accable,
N'accusez donc que vous, Princesse inexorable.

Je fléchiſſois un Roi, de ſon pouvoir jaloux;
Un héros par mes ſoins devenoit votre époux.
Je voulois, par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le ſceptre en ſa famille:
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot, Itys brûle pour vous.
Ce jour même à ſon ſort vous devez être unie;
Si vous n'y ſouſcrivez, c'eſt fait de votre vie.
Egiſthe eſt las de voir ſon eſclave en ces lieux
Exciter par ſes pleurs les hommes & les Dieux.

ELECTRE.

Contre un tyran ſi fier, juſte Ciel! quelles armes!
Qui brave les remords peut-il craindre mes larmes?
Ah! Madame, eſt-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi ſon eſclave! hélas! d'où vient que je le ſuis?
Moi l'eſclave d'Egiſthe! Ah! fille infortunée!
Qui m'a fait ſon eſclave? & de qui ſuis-je née?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher?
Ma mere, ſi ce nom peut encor vous toucher,
S'il eſt vrai qu'en ces lieux ma honte ſoit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau;
Mais ne m'uniſſez pas au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere,
Qui le pourſuit ſur moi, ſur mon malheureux frere;
Et de ma main encore il oſe diſpoſer!
Cet hymen ſans horreur ſe peut-il propoſer?
Vous m'aimâtes, pourquoi ne vous ſuis-je plus chere?
Ah! je ne vous hais point, & malgré ma miſere,
Malgré les pleurs amers dont j'arroſe ces lieux,
Ce n'eſt que du tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere,
Faites-moi ſouvenir que vous êtes ma mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu déſormais que je faſſe pour toi,
Lorſque ton hymen ſeul peut déſarmer le Roi?
Souſcris ſans murmurer au ſort qu'on te prépare,
Et ceſſe de gémir de la mort d'un barbare,

Qui, s'il eût pu trouver un second Ilion,
T'auroit sacrifiée à son ambition.
Le cruel qu'il étoit, bourreau de sa famille,
Osa bien à mes yeux faire égorger ma fille.

ELECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux.
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous?
Si le Ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,
Réduisit ce héros à verser son sang même,
Du moins, en se privant d'un sang si précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux.
Mais vous, qui de ce sang immolez ce qui reste,
Mere dénaturée & d'Electre & d'Oreste,
Ce n'est point à des Dieux jaloux de leurs autels,
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.
Il paroît l'inhumain : à cette affreuse vue,
Des plus cruels transports je me sens l'ame émue.

SCENE VI.

EGYSTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

EGYSTHE.

MAdame, quel malheur troublant votre sommeil,
Vous a fait de si loin devancer le soleil?
Quel trouble vous saisit, & quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage?
Mais Electre avec vous; que fait-elle en ces lieux?
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux?
A mes justes desirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Electre consent-elle?
Voit-elle sans regret préparer ce grand jour,
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour?

ELECTRE.

Oui, tu peux désormais en ordonner la fête :

Pour cet heureux hymen ma main est toute prête;
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.

EGYSTHE.

Cruelle, si mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bientôt jusqu'où va ta constance.

SCENE VII.

EGYSTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux.
Si vous sçaviez les maux que m'annoncent les Dieux...
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable;
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisieme fois se livroient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles & funebres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténebres.
Je suivois, malgré moi, de si lugubres cris:
Je ne sçais quel remords agitoit mes esprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui sembloient cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert,
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert;
A travers l'Acheron, la malheureuse Electre
A grands pas, où j'étois, sembloit guider un spectre.
Je fuyois, il me suit. Ah! Seigneur, à ce nom
Mon sang se glace: hélas! c'étoit Agamemnon.
Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
Voici de tes forfaits le terme redoutable;
Arrête, Epouse indigne, & frémis à ce sang,
Que le cruel Egysthe a tiré de mon flanc
Ce sang qui ruisseloit d'une large blessure,

Sembloit ; en s'écoulant, pouſſer un long murmure.
A l'inſtant j'ai cru voir auſſi couler le mien :
Mais, malheureuſe ! à peine a-t-il touché le ſien,
Que j'en ai vu renaître un monſtre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx frappé par ſes mugiſſemens,
A long-temps répondu par des gémiſſemens :
Vous êtes accouru ; mais le monſtre en furie
D'un ſeul coup à mes pieds vous a jeté ſans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de ſentir votre mort.

EGYSTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge ;
Un préſage ſi noir n'eſt cependant qu'un ſonge,
Que le ſommeil produit, & nous offre au hazard,
Où, bien plus que les Dieux, nos ſens ont ſouvent part.
Pourrois-je craindre un ſonge à vos yeux ſi funeſte,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreſte ?
Au gré de ſa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je ſçaurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre ſa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'eſt en vain que Samos le défend contre moi ;
Qu'elle tremble à ſon tour pour elle & pour ſon Roi.
Athenes déſormais de ſes pertes laſſée,
Nous menace bien moins qu'elle n'eſt menacée ;
Et le Roi de Corinthe, épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que ſoit ſon pouvoir, quoi qu'il en oſe attendre,
Sans la tête d'Oreſte il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs pour cet hymen le Ciel m'offre une main,
Dont j'attends pour moi-même un ſecours plus certain.
Ce héros défenſeur de toute ma famille,
Eſt celui qu'en ſecret je deſtine à ma fille.
Ainſi je ne crains plus qu'Electre & ſa fierté,
Ses reproches, ſes pleurs, ſa fatale beauté,
Les tranſports de mon fils : mais s'il peut la contraindre
A recevoir ſa foi, je n'aurai rien à craindre.

Et la main que prétend employer mon courroux,
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.
Mais ma fille paroît, Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grece.

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MELYTE.

IPHIANASSE.

ON dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit, a troublé votre cœur.
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits;
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur l'a surpris;
Mais pour en détourner les funestes auspices,
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.

SCENE IX.

IPHIANASSE, MELYTE.

IPHIANASSE.

MElyte, plût au Ciel qu'en proie à tant d'ennuis,
Un songe seul eût part à l'état où je suis!
Plût au Ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer!

MELYTE.

Madame, quel langage!
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la constante paix que goûtoit votre cœur?

IPHIANASSE.

Tes ſoins n'ont pas toujours conduit Iphianaſſe,
Et ce calme ſi doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux écoulés ſans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le déſeſpoir.

MELYTE.

A finir vos malheurs, quoi! lorſque tout conſpire,
Qu'un Roi jeune & puiſſant à votre hymen aſpire,
Votre cœur déſolé ſe conſume en regrets!
Quels ſont vos déplaiſirs, ou quels ſont vos ſouhaits?
Corinthe avec la paix vous demande pour Reine:
Ce grand jour doit former une ſi belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux Dieux que ce jour, qui te paroît ſi beau,
Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau!
Mais lorſque tu ſçauras mes mortelles alarmes,
N'irrite point mes maux, & fais grace à mes larmes.
Il te ſouvient encor de ces temps où ſans toi
Nous ſortîmes d'Argos à la ſuite du Roi.
Tout ſembloit menacer le Trône de Mycenes,
Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe & d'Athenes:
Pour retarder du moins un ſi cruel malheur,
Mon frere ſans ſuccès fit briller ſa valeur;
Egyſthe fut défait, & trop heureux encore
De pouvoir ſe jeter dans les murs d'Epidaure.
Tu ſçais tout ce qu'alors fit pour nous ce héros,
Qu'Itys avoit ſauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace,
Il en avoit du moins & les traits & l'audace,
Quels exploits! Non, jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur:
Je le vis, & le mien illuſtrant ſa victoire,
Vaincu, quoiqu'en ſecret, mit le comble à ſa gloire.
Heureuſe, ſi mon ame en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ſes feux faiſoit tout ſon malheur!
Mais hier je revis ce vainqueur redoutable,
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguiſant la voix,

En vain sur sa valeur je le louai cent fois.
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux & ma reconnoissance.
Il soupire, Melyte, inquiet & distrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.
Sans doute il aime ailleurs, & loin de se contraindre...
Que dis-je, malheureuse ! est-ce à moi de m'en plaindre ?
Esclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'espoir ?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?
N'importe, détournons l'hymen qu'on me prépare.
Je ne puis y souscrire : allons trouver le Roi,
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE, ANTENOR.

TYDÉE.

EMbrasse-moi, reviens de ta surprise extrême ;
Tu ne te trompes point.

ANTENOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux?
Parmi des ennemis défians, furieux !
Au plaisir de vous voir, Ciel ! quel trouble succede !
Dans le palais d'Argos le fils de Palamede !
D'une pompeuse Cour attirant les regards,
Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts !
Je sçais jusques où va la valeur de Tydée,
D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée ;
Mais

Mais ce n'eſt pas ici qu'on doit la couronner.
A la cour d'un tyran...

TYDÉE.

Ceſſe de t'étonner.
Le vainqueur des deux Rois de Corinthe & d'Athenes,
Le Guerrier défenſeur d'Egyſthe & de Mycenes,
N'eſt autre que Tydée.

ANTENOR.

Et quel eſt votre eſpoir ?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux ſçavoir,
Dans ce fatal ſéjour dis-moi ce qui t'amene.
Que dit-on à Samos ? Que fait l'heureux Thirrene ?

ANTENOR.

Ce grand Roi, qui chérit Oreſte avec tranſport ;
Depuis plus de ſix mois incertain de ſon ſort,
Alarmé chaque jour & du ſien & du vôtre,
M'envoie en ces climats vous chercher l'un & l'autre.
Mais puiſque je vous vois, tous mes vœux ſont comblés.
Le fils d'Agamemnon... Seigneur, vous vous troublez,
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adreſſe,
Vos yeux ſemblent voilés d'une ſombre triſteſſe.
De tout ce que je vois mon eſprit éperdu...

TYDÉE.

Antenor, c'en eſt fait, Tydée a tout perdu.

ANTENOR.

Seigneur, éclairciſſez ce terrible myſtere.

TYDÉE.

Oreſte eſt mort.

ANTENOR.

Grands Dieux !

TYDÉE.

Et je n'ai plus de pere.

ANTENOR.

Palamede n'eſt plus ! Ah ! deſtins rigoureux ;
Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux...

TYDÉE.

Tu ſçais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;

Tu sçais que Palamede, avant que de s'y rendre;
Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Delos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine;
Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrene:
Tout nous favorisoit; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents.
Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde,
Et comme un tourbillon embrassant nos vaisseaux;
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit, lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise, & nage enfin sur les eaux dispersé.
Dieux! que ne fis-je point dans ce moment funeste
Pour sauver Palamede, & pour sauver Oreste?
Vains efforts! La lueur qui partoit des éclairs,
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts.
Tout périt.

ANTENOR.

Eh! comment, dans ce désordre extrême,
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même?

TYDÉE.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort;
Mais j'y courois en vain: la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservoit encore,
Et me jeta mourant vers les murs d'Epidaure;
Itys me secourut, & de mes tristes jours,

Malgré mon déſeſpoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je ſçus que ma vie
Etoit le prix des ſoins d'une main ennemie.
Des périls de la mer Tydée enfin remis,
Une nuit alloit fuir loin de ſes ennemis,
Lorſque la même nuit, d'un vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.
Figure-toi les cris, le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble ſoudain je m'arme avec fureur,
Incertain du parti que mon bras devoit prendre;
S'il faut preſſer Egyſthe, ou s'il faut le défendre:
L'ennemi cependant occupoit les remparts,
Et ſur nous à grands cris fondoit de toutes parts.
Le ſort m'offrit alors l'aimable Iphianaſſe,
Et ma haine bientôt à d'autres ſoins fit place:
Ses pleurs, ſon déſeſpoir, Itys prêt à périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir!
Oreſte ne vit plus; mais pour la ſœur d'Oreſte,
Il faut de ſes Etats conſerver ce qui reſte,
Me diſois-je à moi-même, & loin de l'accabler,
Secourir le tyran qu'on devoit immoler:
Je chaſſerai plutôt Egyſthe de Mycenes,
Que d'en chaſſer les Rois de Corinthe & d'Athenes.
Par ce motif ſecret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,
Du ſoldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre du moins mon exemple l'engage;
Et le vainqueur preſſé, pâliſſant à ſon tour,
Vers ſon camp à l'inſtant médite ſon retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéreſſe!
J'en fis trop, Antenor, je revis la Princeſſe;
C'eſt t'en apprendre aſſez, le reſte t'eſt connu.
D'un péril ſi preſſant Egyſthe revenu,
Me comble de bienfaits, me charge de pourſuivre
Deux Rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux,
Et la paix va ſe faire aux dépens de mes vœux.

ANTENOR.

Ah! Seigneur, falloit-il, à l'amour trop ſenſible,

Armer pour un tyran votre bras invincible ?
Et que prétendez-vous d'un succès si honteux?
TYDÉE.
Antenor, que veux-tu ? prends pitié de mes feux;
Plains mon sort; non, jamais on ne fut plus à plaindre.
Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre.
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce palais funeste,
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux;
La superbe Mycene offre un temple à mes yeux.
Je cours y consulter le Dieu qu'on y révere,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste & de mon pere:
Mais à peine aux autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné.
Le temple retentit d'un funebre murmure.
(Je ne suis cependant meurtrier ni parjure.)
J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect;
Le Prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et sourd à mes souhaits, refuse de répondre.
Sous ses pieds & les miens tout semble se confondre;
L'autel tremble, le Dieu se voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le Ciel en courroux fait gronder sous la terre.
Je l'avoue, Antenor, je sentis la frayeur
Pour la premiere fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succede un long silence;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
Ecoute-moi, grand Dieu, sois sensible à mes cris;
D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la priere,
Daigne sur ce qu'il craint lui prêter ta lumiere.
Alors, parmi les pleurs & parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots:
Cesse de me presser sur le destin d'Oreste,
Pour en être éclairci tu m'implores en vain:
Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste,

Redoute pour toi-même un semblable destin.
Appaise cependant les manes de ton pere :
Ton bras seul doit venger ce héros malheureux
D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere :
Mais crains, en le vengeant, le sort le plus affreux.
Une main qui lui fut bien fatale & bien chere !
Ma mere ne vit plus, & je n'ai point de frere.
Juste Ciel! & sur qui doit tomber mon courroux?
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le Roi... Mais je vois la Princesse :
Ah! fuyons; mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse :
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.

SCENE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MELYTE, ANTENOR.

IPHIANASSE.

AH! Melyte, que vois-je? On disoit qu'en ce lieu,
En ce moment, Seigneur, mon pere devoit être:
Je croyois...

TYDÉE.

En effet, il y devoit paroître.
Madame, même soin nous conduisoit ici;
Vous y cherchez le Roi, je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Egisthe me dispense,
Je venois plein de zele & de reconnoissance,
Rendre grace à la main qui les répand sur moi,
Et dans le même temps prendre congé du Roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre ;
Moi-même en ce moment j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'Etat de son plus ferme appui ?
Vous le sçavez, la paix n'est pas encor jurée:

La victoire sans vous seroit-elle assurée ?

TYDÉE.

Oui, Madame, & vos yeux n'ont-ils pas tout soumis ?
Le Roi peut-il encor craindre des ennemis ?
Que ne vaincrez-vous point ? Quelle haine obstinée
Tiendroit contre l'espoir d'un illustre hyménée ?
Du bonheur qui l'attend Telephonte charmé,
Sur cet espoir flatteur, a déjà désarmé ;
Et si j'en crois la Cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le Roi de Corinthe en est en vain épris,
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

TYDÉE.

Quoi ! la tête d'Oreste! Ah ! la paix est conclue ;
Madame, & de ces lieux ma fuite est résolue.
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras.
Ah ! quel indigne prix met-on à vos appas !
Juste ciel ! se peut-il qu'une loi si cruelle
Fasse de vous le prix d'une main criminelle !
Ainsi, dans sa fureur, le plus vil assassin
Pourra donc, à son gré, prétendre à votre main ;
Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime,
Un Héros ne pourroit l'obtenir sans un crime ?
Ah ! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux,
Il suffisoit d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre.
Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits ?

IPHIANASSE.

Seigneur !

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offense.
Je n'ai pu vous revoir & garder le silence ;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux,
Qui trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,

En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit
dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler:
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colere
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire;
Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

SCENE III.

TYDÉE, ANTENOR.

TYDÉE.

QU'ai-je dit? où laissai-je égarer mes esprits?
Moi, parler pour me voir accabler de mépris!
Les ai-je mérité, cruelle Iphianasse!
Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace?
Que venois-je chercher dans ce cruel séjour?
Moi, dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour!
Rappellons ma fureur. Oreste, Palamede...
Ah! contre tant d'amour inutile remede.
Que servent ces grands noms, dans l'état où je suis;
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis!
Ah! fuyons Antenor, & loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'oracle m'appelle.
Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.
Le Roi vient; dans mon trouble il faut que je l'évite.

SCENE IV.

EGYSTHE, TYDÉE, ANTENOR.

EGYSTHE.

Demeurez, & souffrez qu'envers vous je m'acquitte :
Ainsi que le Héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois.
Tout parle du Guerrier qui prit notre défense;
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance.
Il est temps cependant que mes heureux sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser, & que diroit la Grece ?
Mais quoi ! vous soupirez ; quelle douleur vous presse?
Malgré tous vos efforts, elle éclate, Seigneur ;
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur;
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre?

TYDÉE.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous.
Je crains peu qu'un grand Roi puisse en être jaloux :
Permettez cependant qu'à mon devoir fidele,
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Egysthe, & de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits;
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits?
J'en suis comblé, Seigneur, mon ame est satisfaite ;
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

EGYSTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ;
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des Héros tels que vous, sitôt qu'on les possede,

Sont

Sont pour les plus grands Rois d'un prix à qui tout cede.
Heureux si je pouvois, par les plus forts liens,
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens.
Je vous dois le salut de toute ma famille,
Et ne veux point sans vous disposer de ma fille.

TYDÉE.

Ciel! où tend ce discours?

EGYSTHE.

Oui, Seigneur, c'est en vain
Qu'avec la paix un Roi me demande sa main:
Quelqu'éclatant que soit un pareil hyménée,
Au sort d'un autre époux ma fille est destinée.
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
Tout le péril que suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance;
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
Qui me poursuit moi-même, & que mon cœur déteste;
Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste:
Ma fille est à ce prix, & cet effort si grand,
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

TYDÉE.

De moi, Seigneur, de moi! juste Ciel!

EGYSTHE.

De vous-même.
Calmez de ce transport la violence extrême.
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein?
Je demande un vengeur, & non un assassin.
Lorsque pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, Seigneur, que votre bras
Le fit couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreste voit par-tout voler sa renommée;
La Grece en est remplie, & l'Asie alarmée.
Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux;
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous:
Courez donc l'immoler, c'est la seule victoire;

Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites un mot, Seigneur, Soldats & Matelots
Seront prêts avec vous de traverser les flots.
Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne
De porter votre cœur à cet effort insigne,
Pour vous associer à ce rang glorieux,
Je ne consulte point quels furent vos aïeux.
Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On est du sang des Dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, pour servir mon courroux,
Je ne veux qu'un Héros, & je le trouve en vous.
Me serois-je flatté d'une vaine espérance,
Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance?
Vous ne répondez point! Ah! qu'est-ce que je voi?

TYDÉE.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,
Payer de votre cœur l'affreuse confidence.
Votre fille, Seigneur, est d'un prix à mes yeux,
Au-dessus des mortels, digne même des Dieux.
Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianasse;
Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace:
Je l'aime avec transport; mon trop sensible cœur
Peut à peine suffire à cette vive ardeur.
Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,
L'univers m'offriroit la puissance suprême,
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne sçais point quel sang je ne répandrois pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.
Qui, moi, Grands Dieux! qui, moi, vous immoler Oreste!
Ah! quand vous le croyez seul digne de mes coups,
Sçavez-vous qui je suis, & me connoissez-vous?
Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?
Ah! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours, l'avoir sauvé des flots!

Mais, hélas! c'en eſt fait; Oreſte & Palamede...

EGYSTHE.

Ils ſont morts! Quelle joie à mes craintes ſuccede!
Grands Dieux, qui me rendez le plus heureux des Rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?
Mon ennemi n'eſt plus: ce que je viens d'entendre
Eſt-il bien vrai, Seigneur? Daignez au moins m'ap-
prendre
Comment le juſte Ciel a terminé ſon ſort,
En quels lieux, quels témoins vous avez de ſa mort.

TYDÉE.

Mes pleurs. Mais aux tranſports dont votre ame eſt
éprise,
Je me repens déjà de vous l'avoir appriſe.
Vous voulez de ſon ſort en vain vous éclaircir:
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaiſir;
Je ne reſſens que trop ſa perte déplorable,
Sans m'impoſer encore un récit qui m'accable.

EGYSTHE.

Je ne vous preſſe plus, Seigneur, ſur ce récit;
Oreſte ne vit plus, ſon trépas me ſuffit:
Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offenſe:
Et quand le Ciel ſans vous a rempli ma vengeance;
Puiſque c'eſt vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toujours le même prix.
Je vous l'offre, acceptez-le; aimons-nous l'un & l'autre;
Vous fîtes mon bonheur, je veux faire le vôtre.
Sur le trône d'Argos déſormais affermi,
Qu'Egyſthe en vous, Seigneur, trouve un gendre,
un ami.
Si ſur ce choix votre ame eſt encore incertaine,
Je vous laiſſe y penſer, & je cours chez la Reine.

TYDÉE.

Et moi, de toutes parts de remords combattu,
Je vais ſur mon amour conſulter ma vertu.

Fin du ſecond Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE.

ELectre veut me voir ! Ah ! mon ame éperdue
Ne foutiendra jamais ni fes pleurs ni fa vue.
Trop infidele ami du fils d'Agamemnon,
Oferai-je en ces lieux lui déclarer mon nom ?
Lui dire que je fuis le fils de Palamede ?
Qu'aux devoirs les plus faints un lâche amour fuccede ?
Qu'Orefte me fut cher, que de tant d'amitié
L'amour me laiffe à peine un refte de pitié ?
Que loin de fecourir une trifte victime,
J'abandonne fa fœur au tyran qui l'opprime ?
Que cette même main qui dut trancher fes jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours ?
Et que prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes ?
Qu'elle n'a défomais qu'à répandre en ces lieux
Le refte infortuné d'un fang fi précieux ?
Mais feroit-ce trahir les manes de fon frere,
Que de vouloir d'Electre adoucir la mifere ?
D'Iphianaffe enfin fi je deviens l'époux,
Je puis dans fes malheurs lui faire un fort plus doux.
D'ailleurs un Roi puiffant m'offre fon alliance;
Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naiffance :
Que me fert ma valeur, étant ce que je fuis,
Si ce n'eft pour jouir d'un fort... Lâche, pourfuis.
Je ne m'étonne plus fi les Dieux te puniffent,
A ton fatal afpect fi les autels frémiffent.
Ah ! ceffe fur l'amour d'excufer le devoir ;
Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir.

D'Electre en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre.
Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te surprendre?
Qu'un feu... Mais quel objet se présente à mes yeux?
Dieux! quels tristes accens font retentir ces lieux?
C'est une esclave en pleurs; hélas! qu'elle a de charmes!
Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes!
Que je me sens touché de ses gémissemens!
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!

SCENE II.

ELECTRE, TYDÉE.

ELECTRE, *à part.*
Dieux puissans, qui l'avez si long-temps poursuivie,
Epargnez-vous encore une mourante vie?
Je ne le verrai plus, inexorables Dieux!
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.
TYDÉE.
Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je sçavoir quelle douleur vous presse?
ELECTRE.
Hélas! qui ne connoît mon nom & mes malheurs,
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs?
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste:
O déplorable sang, ô malheureux Oreste!
TYDÉE.
Ah! juste Ciel! quel nom avez-vous prononcé!
A vos pleurs, à ce nom, que mon cœur est pressé!
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes!
Ah! je vous reconnois à de si tendres plaintes.
Malheureuse Princesse, est-ce vous que je voi?
Electre, en quel état vous offrez-vous à moi?
ELECTRE.
Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,

A la fureur d'Egysthe, aux fers abandonnée?
Mais Oreste, Seigneur, vous étoit-il connu?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému.

TYDÉE.

Dieux! s'il m'étoit connu! Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre!
Dieux! s'il m'étoit connu ce Prince généreux!
Ah! Madame, c'est moi qui de son sort affreux
Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ELECTRE.

Il est donc vrai, Seigneur! & la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux & l'espoir & le prix!
Mais quel étonnement vient frapper mes esprits?
Vous qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,
N'êtes-vous pas, Seigneur, ce Guerrier invincible,
D'un tyran odieux trop zélé défenseur?
Qui peut donc pour Electre attendrir votre cœur!
Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,
Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée?

TYDÉE.

Eh! que diriez-vous donc, si mon indigne cœur
De ses coupables feux vous découvroit l'horreur?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possede,
Si vous voyiez en moi le fils de Palamede?

ELECTRE.

De Palamede! vous? qu'ai-je entendu, grands Dieux!
Mais vous ne l'êtes point, Tydée est vertueux;
Il n'eût point fait rougir les manes de son pere;
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort.
Si vous étiez Tydée, Egysthe seroit mort.
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eût de ce tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur;
Mais vous n'en avez pas la vertu, ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords du moins faites grace, Madame.

Il eſt vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme ;
Il n'eſt point de devoirs plus ſacrés que les miens,
Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les ſiens ?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.
J'ai dû tout immoler à votre inimitié ;
Mais que ne peut l'amour ? que ne peut l'amitié ?
Itys alloit périr, je lui devois la vie ;
Sa mort bientôt d'une autre auroit été ſuivie ;
L'amour & la pitié confondirent mes coups ;
Tydée en ce moment crut combattre pour vous :
D'ailleurs à la fureur de Corinthe & d'Athenes
Pouvois-je abandonner le trône de Mycenes ?

ELECTRE.

Juſte Ciel ! & pour qui l'avez-vous conſervé ?
Cruel, ſi c'eſt pour moi que vous l'avez ſauvé,
Venez donc de ce pas immoler un barbare.
Il n'eſt point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreſte ne vit plus ; achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour ſa ſœur & pour lui.
A l'aſpect de mes fers êtes-vous ſans colere ?
Eſt-ce ainſi que vos ſoins me rappellent mon frere ?
Ne m'offrirez-vous plus, pour eſſuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes perſécuteurs ?
Ceſſez de m'oppoſer une funeſte flamme.
Si je vous laiſſois voir juſqu'au fond de mon ame,
Votre cœur excité par l'exemple du mien,
Déteſteroit bientôt un indigne lien ;
D'un cœur que malgré lui l'amour a pu ſéduire,
Il apprendroit du moins comme un grand cœur ſoupire.
Vous y verriez l'amour eſclave du devoir,
Languir parmi les pleurs ſans force & ſans pouvoir.
Occupé comme moi d'un ſoin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du ſort qui me pourſuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
Mon frere eſt mort, c'eſt vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un ſerment affreux engage à me défendre.

Ah! cruel, cette main, si vous m'abandonnez;
Va trancher à vos yeux mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner! ah! quelle ame endurcie
Par des pleurs si touchans ne seroit adoucie?
Moi, vous abandonner! plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.
Je conçois, quand je vois les yeux de ma Princesse,
Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la foiblesse:
Mais quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux:
Pourvu que votre haine épargne Iphianasse,
Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne sçais, mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux,
Egysthe à chaque instant me devient odieux.

ELECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
A ces nobles transports, je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'est doux!
Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous.
Il faut que je vous quitte, on pourroit nous surprendre.
En secret chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre.
Seul espoir que le Ciel m'ait laissé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, signaler un Héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

TYDÉE.

Mais qui venoit à nous? Ah Dieux! c'est la Princesse.
Quel dessein en ces lieux peut conduire ses pas?
Dans le trouble où je suis, que lui dirai-je, hélas!
Que je crains les transports où mon ame s'égare!

SCENE III.

IPHIANASSE, TYDÉE, MELYTE.

IPHIANASSE.

Quel trouble à mon aspect de votre cœur s'empare?
Vous ne répondez point; Seigneur, je le vois bien,

J'ai

J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
Electre, comme vous, s'offensera peut-être
Qu'ici sans son aveu quelqu'un ose paroître.
Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux;
La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.
Interdit & confus... Quel est donc ce mystere ?

TYDÉE.

Madame, vous sçavez qu'elle a perdu son frere;
Que c'est moi seul qui viens d'en informer le Roi.
Electre a souhaité s'en instruire par moi.
Mon cœur toujours sensible au sort des misérables,
N'a pu, sans s'attendrir, voir ses maux déplorables;
Après le coup affreux qui vient de la frapper....

IPHIANASSE.

N'est-il que sa douleur qui vous doive occuper?
Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un soin que ses malheurs rendent si légitime.
Mais, Seigneur, je ne sçais si ce soin généreux
A dû seul vous toucher, quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non, des bontés du Roi mon ame enorgueillie,
Ne se méconnoît point quand lui-même il s'oublie;
S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux;
Et tel est de mon sort la rigueur infinie,
Que lorsqu'à mon destin vous devez être unie,
Votre rang, ma naissance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare.
Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raisons:
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons..
Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraigne;
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne;
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.

SCENE IV.

TYDÉE.

QU'ai-je fait, malheureux? y pourrai-je survivre?
Mais quoi! l'abandonner... Non, non, il faut la suivre.
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
Courons où mon amour... Que vois-je, justes Dieux!
O sort! à tes rigueurs quelle douceur succede!
O mon pere! est-ce vous? est-ce vous, Palamede?

SCENE V.

PALAMEDE, TYDÉE,

PALAMEDE.

EMbrassez-moi, mon fils; après tant de malheurs,
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs!

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes,
Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,
Hélas! après les pleurs que j'ai versé pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!
Ah! Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui?
Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule foiblesse?
Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver;
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
Mais vous versez des pleurs! ah! n'est-ce que pour lui

Que les Dieux sans détour s'expliquent aujourd'hui ?

PALAMEDE.

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême ;
Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même ;
Gardons-nous de vouloir, foibles & curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;
Un triste souvenir est tout ce qni m'en reste :
J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas ;
Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras ;
Sa perte de la mienne alloit être suivie,
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie ;
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné comme vous la sagesse des Dieux :
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprès de vous me guide !
Trop heureux désormais, si le sort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !
Mais, hélas ! que le Ciel qui vers vous me renvoie ;
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie !
D'un fils que j'admirois, que mon fils est changé !
Tydée, Oreste est mort ; Oreste est-il vengé ?
Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haine,
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycene ?
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici.
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?
Pourquoi ne le point voir ? vous connoissez son zele ;
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidele ?
Parlez enfin, quel soin vous retient en des lieux
Où vous n'osez punir un tyran odieux ?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête si chere,
Ma premiere vengeance étoit due à mon pere.
Mais, Seigneur, n'est-ce point, dans ces funestes lieux,
Trop exposer des jours qu'ont respecté les Dieux ?
N'est-ce point trop compter sur une longue absence,
Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

PALAMEDE.

Mon fils, j'ai tout prévu ; calmez ce vain effroi ;
C'est à mes ennemis à trembler, non à moi.
Et comment en ces lieux craindrois-je de paroître ;
Moi que d'abord Arcas a paru méconnoître,
Moi que devance ici le bruit de mon trépas,
Moi dont enfin le Ciel semble guider les pas !
D'ailleurs un sang si cher m'appelle à sa défense ;
Que tout cede en mon cœur au soin de sa vengeance.
La sœur d'Oreste, en proie à ses persécuteurs,
Doit ce jour éprouver le comble des horreurs.
Je viens contre un tyran prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre ;
Puisqu'il faut l'immoler ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit !
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits ?
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédis,
Que des amis troublés, sans force & sans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler ;
Un Guerrier les retient, & les fait tous trembler.
Mais moi seul au-dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce Guerrier à ma haine :
C'est par-là que je veux signaler mon retour.
Un Défenseur d'Egysthe est indigne du jour.
Parlez, connoissez-vous ce Guerrier redoutable ;
Pour le tyran d'Argos rempart impénétrable !
Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé !
Parlez, mon fils, qui peut vous l'avoir dérobé ?
Votre haute valeur désormais rallentie,
Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie ?
Vous rougissez, Tydée : ah ! quel est mon effroi !
Je vous l'ordonne enfin : parlez, répondez-moi.
D'un désordre si grand que faut-il que je pense ?

PALAMEDE.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence ?

PALAMEDE.

Qu'entends-je? quel ſoupçon vient s'offrir à mon cœur?
Quoi! mon fils... Dieux puiſſans, laiſſez-moi mon
erreur.
Ah! Tydée, eſt-ce vous qui prenez la défenſe
De l'indigne ennemi que pourſuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Falloit-il vous revoir, pour vous voir ſi coupable?

TYDÉE.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable;
Votre vertu toujours conſtante en ſes projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits:
Il ſuffit qu'à vos yeux la honte m'en puniſſe,
Ne me ſouhaitez pas un plus cruel ſupplice.
D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur.
Le Ciel qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sçait les tourmens affreux où mon ame eſt en proie,
Mais vainement ſur moi ſon courroux ſe déploie.
Je ſens que le remords d'un cœur né vertueux,
Souvent pour le punir vont plus loin que les Dieux.

PALAMEDE.

Qu'importe à mes deſſeins le remords qui l'agite?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte?
Perfide, il eſt donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de vôtre innocence un moment me flatter?
Quoi! pour le ſang d'Egyſthe aux yeux de Palamede
Tydée oſe avouer l'amour qui le poſſede!
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'eſt du ſang de votre indigne amante,
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verſer le ſien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
Puiſqu'à votre courroux il faut une victime,
Frappez, Seigneur, frappez, voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE.

Juſte Ciel! ſe peut-il qu'à l'aſpect de ces lieux,

Fumans encor d'un ſang pour lui ſi précieux;
Dans le fond de ſon cœur la voix de la nature
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure?

TYDÉE.

Eh! que m'importe à moi le ſang d'Agamemnon?
Quel intérêt ſi ſaint m'attache à ce grand nom,
Pour lui ſacrifier les tranſports de mon ame,
Et le prix glorieux qu'on propoſe à ma flamme?
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler...

PALAMEDE.

Si je diſois un mot, je vous ferois trembler.
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être;
Par d'autres ſentimens vous le feriez connoître.
Mon fils, infortuné, ſoumis, reſpectueux,
N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
Il n'auroit point brûlé pour le ſang de Thyeſte;
Un ſi coupable amour n'eſt digne que d'Oreſte,
Mon fils de ſon devoir eût été plus jaloux.

TYDÉE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet Oreſte?

PALAMEDE.

C'eſt vous.

ORESTE.

Oreſte, moi, Seigneur! Dieux! qu'entends-je!

PALAMEDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendreſſe extrême.
Le traître dont ici vous protégez le ſang,
Auroit ſans moi du vôtre épuiſé votre flanc.
Ingrat, ſi déſormais ma foi vous paroît vaine:
Retournez à Samos interroger Thyrrene.
Inſtruit de votre ſort, ſa conſtante amitié
A ſecondé pour vous mes ſoins & ma pitié.
Il ſçait, pour conſerver une ſi chere vie,
Par le tyran d'Argos ſans ceſſe pourſuivie,
Que ſous le nom d'Oreſte à des traits ennemis
J'offrois ſans balancer la tête de mon fils.
C'eſt ſous un nom ſi grand, que de vengeance avide;

Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triste objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux.
J'ai perdu pour vous seul cette unique espérance.
Il est mort, j'en attends la même récompense.
Sacrifiez ma vie au tyran odieux
A qui vous immolez des noms plus précieux;
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede.
Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamede.
Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous.
C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Poursuivez, ce transport n'est que trop légitime;
Egalez, s'il se peut, le reproche à mon crime:
Accablez-en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui, moi, j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste!
A quels forfaits, grands Dieux, réservez-vous Oreste?
Ah! Seigneur, je frémis d'une secrette horreur.
Je ne sçais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas! malgré l'amour qui cherche à me surprendre,
Mon pere mieux que vous a sçu s'y faire entendre.
Courons, pour appaiser son ombre & mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports;
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous; parlez, que faut-il faire?

PALAMEDE.

Arracher votre sœur à mille indignités,
Appaiser d'un grand Roi les manes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mere,
Venir sur son tombeau jurer à votre pere
D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui,
Rassurer votre sœur, mais lui cacher son frere.
Ses craintes, ses transports trahiroient ce mystere;
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils,
Sous le vôtre, Seigneur, assembler nos amis.
Que vous dirai-je enfin? contre un amour funeste

Reprendre, avec le nom, des soins dignes d'Oreste.
ORESTE.
Ne craignez point qu'Oreste, indigne de ce nom,
Démente la fierté du sang d'Agamemnon.
Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien, pour le mieux reconnoître.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

OU laissai-je égarer mes vœux & mon esprit?
Juste Ciel! qu'ai-je vu? mais, hélas! qu'ai-je appris?
Oreste ne vit plus, tout veut que je le croie;
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort; cependant si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere.
Qu'ai-je vu? quel spectacle à mes yeux s'est offert?
Son tombeau de présens & de larmes couvert;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand Roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis!
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah! je le reconnois à sa noble colere,
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere.
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultere,
Qui ne veut qu'insulter aux manes de mon pere.
Ce

Ce n'eſt que pour braver ſon époux & les Dieux,
Qu'elle éleve à ſa cendre un tombeau dans ces lieux.
Non, elle n'a dreſſé ce monument ſi triſte,
Que pour mieux ſignaler ſon amour pour Egyſthe,
Pour lui rendre plus cher ſon crime & ſes fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant ces meurtriers impies,
Qu'il ſemble que déjà pourſuivent les furies :
J'ai vu le fer vengeur, Egyſthe va périr;
Mon frere ne revient que pour me ſecourir.
Flatteuſe illuſion, à qui l'effroi ſuccede.
Puis-je encor ſoupçonner le fils de Palamede?
Un témoin ſi ſacré peut-il m'être ſuſpect?
On vient : c'eſt lui, mon cœur s'émeut à ſon aſpect.
Mon frere... Quel tranſport s'empare de mon ame!
Mais, hélas! il eſt ſeul.

SCENE II.

ORESTE, ELECTRE.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame;
Tout ſemble déſormais ſervir votre courroux :
Votre indigne ennemi va tomber ſous nos coups.
Sçavez-vous quel Héros vient à votre défenſe?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel eſt-il, Seigneur?
Que dis-je? puis-je encor méconnoître mon frere?
N'en doutons plus, c'eſt lui.

ORESTE.

Madame, c'eſt mon pere.

ELECTRE.

Votre pere, Seigneur! & d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui?
Peut-il abandonner une triste Princesse?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse?

ORESTE.

Vous le sçavez, Oreste a vu les sombres bords,
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamede avoit vu cet empire funeste?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit:
Mon frere est-il le seul que le destin poursuit?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage?
Oreste, comme vous, peut en être échappé;
Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs.
Qui les auroit versés! qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon frere
L'eût osé consacrer aux manes de mon pere?
Mais quoi! vous vous troublez! Ah! mon frere est ici!
Hélas! qui mieux que vous doit en être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir! pourquoi vouloir que je l'ignore!
J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse:
Si vous sçaviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'univers entier sembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?

Quel crime contre Electre arme enfin sa famille ?
Une mere en fureur la hait & la poursuit ;
Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste ;
Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il est même en ces lieux.
Gardez-vous cependant...

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.
Oreste se peut-il qu'Electre te revoie !
Montrez-le-moi, dussai-je en expirer de joie.
Mais, hélas ! n'est-ce point lui-même que je vois ?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frere & mon Roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,
Eh ! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître ?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux !
Momens tant souhaités ! O jour trois fois heureux !
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes ;
Ah ! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes !
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur !
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere !

ORESTE.

Ah ! ma sœur,
Mon amitié trahit un important mystere :
Mais, hélas ! que ne peut Electre sur son frere ?

ELECTRE.

Est-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier ;
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier ?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite !

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrete.
Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux :
Ma sœur, à me cacher, j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.
Palamede, pour moi rempli d'un zele extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.

Le sien est mort, ma sœur, la colere céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste ;
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
Envîrois-je le sort qu'il trouva dans les flots ?

ELECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume ?
Ah ! Seigneur, laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
Quel entretien pour moi ! que mon cœur est charmé!
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime.
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même ;
Surmontez comme moi ce penchantt trop flatteur,
Qui semble malgré vous entraîner votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur, & mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possede.
On vient; séparons-nous. Mais non, c'est Palamede.

SCENE III.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ANTENOR.

PALAMEDE.

ANtenor, demeurez ; observez avec soin
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

ORESTE.

Vous revoyez, ma sœur, cet ami si fidele,
Dont nos malheurs, les temps n'ont pu passer le zéle.

ELECTRE.

Qu'avec plaisir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui !
Ne soyez point surpris ; attendri par mes larmes,
Mon frere a dissipé mes mortelles alarmes :

De cet heureux ſecret mon cœur eſt éclairci.

PALAMEDE.

Je rends graces au Ciel qui vous rejoint ici.
Oreſte m'eſt témoin avec quelle tendreſſe
J'ai déploré le ſort d'une illuſtre Princeſſe,
Avec combien d'ardeur j'ai toujours ſouhaité
Le bienheureux inſtant de votre liberté.
Je vous raſſemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs ſi grands trop long-temps condamnée.
Qu'il m'eſt doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce pere vertueux, ce chef de tant de Rois,
Que fit périr le ſort, trop jaloux de ſa gloire!
O jour que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel, qu'ont ſuivi tant de jours malheureux;
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous ſans ceſſe un ſpectacle ſi triſte.
Oreſte, c'eſt ici que le barbare Egyſthe,
Ce monſtre déteſté, ſouillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ſes noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouſe ſur lui porta ſes mains perfides:
C'eſt ici que ſans force, & baigné dans ſon ſang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc;
Mais c'eſt là que du ſort laſſant la barbarie,
Il finit dans mes bras ſes malheurs & ſa vie.
C'eſt là que je reçus, impitoyables Dieux,
Et ſes derniers ſoupirs, & ſes derniers adieux.
A mon triſte deſtin puiſqu'il faut que je cede,
Adieu, prends ſoin de toi, fuis, mon cher Palamede;
Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis;
Je ſuis aſſez vengé, ſi tu ſauves mon fils.
Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte;
C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte.
Vos amis ſont tout prêts, il ne tient plus qu'à vous:
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups;
Chacun, à votre nom, & s'excite & s'anime;
On n'attend pour frapper que vous & la victime.

A Electre.

De votre part, Madame, on croitque votre cœur

Voudra bien ſeconder une ſi noble ardeur;
C'eſt parmi les flambeaux d'un coupable hyménée
Que le tyran doit voir trancher ſa deſtinée.
Princeſſe, c'eſt à vous d'aſſurer nos projets:
Flattez-le d'un hymen ſi doux à ſes ſouhaits:
C'eſt ſous ce faux eſpoir qu'il faut que votre haine
Au Temple où je l'attends ce jour même l'entraîne.
Mais, en flattant ſes vœux, diſſimulez ſi bien,
Que de tous nos deſſeins il ne ſoupçonne rien.

ELECTRE.

L'entraîner aux Autels! ah! projet qui m'accable!
Itys y périroit; Itys n'eſt point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'eſt point, grands Dieux! né du ſang dont il ſort,
Il l'eſt plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
Juſte Ciel! eſt-ce ainſi que vous vengez un pere?
L'un tremble pour la ſœur, & l'autre pour le frere.
L'amour triomphe ici. Quoi! dans ces lieux cruels,
Il ſera donc toujours d'illuſtres criminels?
Eſt-ce donc ſur des cœurs livrés à la vengeance,
Qu'il doit un ſeul moment ſignaler ſa puiſſance?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés!
Eh! l'amour eſt-il fait pour les infortunés?
Il a fait les malheurs de toute votre race:
Jugez ſi c'eſt à vous d'oſer lui faire grace.
Songez, pour mieux dompter le feu qui vous ſurprend,
Que le crime qui plaît eſt toujours le plus grand
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut ſéduire,
Ne manque à ſon devoir que pour mieux s'en inſtruire.
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être ſi malheureux;
Peut-être ſans l'amour feriez-vous plus ſéveres.
Vous ſçavez ſur les fils ſi l'on pourſuit les peres.
Songez, ſi le ſupplice en eſt trop odieux,
Que c'eſt du moins punir à l'exemple des Dieux.
Mais je vois que l'honneur, qui vous en ſollicite,
De nos amis en vain raſſemble ici l'élite.
C'en eſt fait, de ce pas je vais les diſperſer.

Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe à moi de le répandre?
Ce n'est point malgré moi que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pu,
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ELECTRE.

Ah! Seigneur, arrêtez; remplissez ma vengeance;
Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense.
Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien;
Il n'est point retenu par un honteux lien;
Et quoique ma pitié fasse pour le défendre,
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
Loin d'arrêter, Seigneur.....

PALAMEDE.

Madame, pardonnez;
J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zele:
Mais tel est de mon cœur l'empressement fidele.
Je ne hais point Itys, & sa fiere valeur
Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur;
Oreste est généreux, il peut lui faire grace;
J'y consens: mais d'Itys vous connoissez l'audace;
Il défendra le sang qu'on va faire couler:
Cependant il nous faut périr ou l'immoler;
Et ce n'est qu'aux Autels qu'avec quelque avantage
On peut jusqu'au tyran espérer un passage.
La garde qui le suit, trop forte en ce palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succès;
Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine:
Mais ailleurs, malgré lui, par la foule pressé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez; si l'amour est un crime,
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMEDE.

Il eſt vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime ;
Mais j'ai tout eſpéré d'un cœur ſi magnanime ;
Et je connois trop bien le ſang d'Agamemnon,
Pour ſoupçonner qu'Oreſte en démente le nom.
Mon cœur, quoiqu'alarmé des ſentimens du vôtre,
N'en préſumoit pas moins & de l'un & de l'autre.
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes ſoupçons n'ont ſervi qu'à la faire éclater.
Mais pour mieux ſignaler ce que j'en dois attendre,
Après moi chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre;
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Electre & les Dieux.

ORESTE.

Adieu, ma ſœur; calmez la douleur qui vous preſſe ;
Vous ſçavez à vos pleurs ſi mon cœur s'intéreſſe.

ELECTRE.

Allez, Seigneur, allez ; vengez tous nos malheurs,
Et que bientôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

Tandis qu'en ce Palais mon hymen ſe prépare,
Dieux! quel trouble ſecret de mon ame s'empare!
Le ſévere devoir qui m'y fait conſentir,
Eſt-il ſitôt ſuivi d'un honteux repentir?
Croirai-je qu'un amour proſcrit par tant de larmes,
Puiſſe encor me cauſer de ſi vives alarmes?
Non, ce n'eſt point l'amour; l'amour ſeul dans un cœur

Ne

Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur.
Non, ce n'eſt point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah! ſi ce n'eſt l'amour, qu'eſt ce donc qui m'agite?
Un amour ſi long-temps ſans ſuccès combattu,
Voudroit-il aujourd'hui reſpecter ma vertu?
Feſtins cruels, & vous, criminelles ténebres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funebres;
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreſte & les Dieux.
Echauffez des tranſports que mon devoir anime,
Peignez à mon amour un Héros magnanime....
Non, ne me peignez rien; effacez ſeulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuſte fierté trop conſtante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime;
Toujours prêts à défendre un ſang infortuné,
Aux caprices du ſort long-temps abandonné.
On vient. Hélas! c'eſt lui! Que mon ame éperdue
S'attendrit & s'émeut à cette chere vue!
Dieux! qui voyez mon cœur dans ce triſte moment,
Ai-je aſſez de vertu pour perdre mon amant?

SCENE II.

ELECTRE, ITYS.

ITYS.

Pénétré d'un malheur où mon cœur s'intéreſſe,
M'eſt-il enfin permis de revoir ma Princeſſe?
Si j'en crois les apprêts qui ſe font en ces lieux,
Je puis donc ſans l'aigrir m'offrir à ſes beaux yeux.
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon eſpoir, que je les crains encore!
Dieux! ſe peut-il qu'Electre, après tant de rigueurs,
Daigne choiſir ma main pour eſſuyer ſes pleurs?

Eſt-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire?
Mon bonheur eſt ſi grand, que je ne le puis croire.
Ah! Madame, à qui dois-je un bien ſi doux pour moi?
(Amour, fais, s'il ſe peut, qu'il ne ſoit dû qu'à toi.)
Electre, s'il eſt vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche,
Laiſſez-moi dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,
Lire au moins un aveu qui me fait votre époux.
Quoi! vous les détournez! Dieux! quel affreux ſilence!
Ma Princeſſe, parlez; vous fait-on violence?
De tout ce que je vois, que je me ſens troubler!
Ah! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
Confiez à ma foi le ſecret de vos larmes;
N'en craignez rien; ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,
N'abuſera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié, tournez vers moi les yeux:
C'en eſt trop, je pénetre un myſtere funeſte;
Vous cédez au deſtin qui vous enleve Oreſte;
Vous croyez déſormais que pour vous aujourd'hui
L'univers tout entier doit périr avec lui.
Votre cœur cependant, à ſa haine fidele,
Accablé des rigueurs d'une mere cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, & ne ſe rend qu'aux menaces du Roi.

ELECTRE.

Fils d'Egiſthe, reviens d'un ſoupçon qui me bleſſe.
Electre ne connoît ni crainte ni foibleſſe;
Son cœur, dont rien ne peut abaiſſer la fierté,
Même au milieu des fers, agit en liberté.
Quelque appui que le ſort m'enleve dans mon frere,
Je crains plus tes vertus, que les fers, ni ton pere:
Ne crois pas qu'un tyran pour toi puiſſe en ce jour
Ce que ne pourroit pas, ou l'eſtime, ou l'amour.
Non, quel que ſoit le ſang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines.
Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux,
Que de tout mon pouvoir je voudrois rendre heureux.

Non, je ne te hais point : je serois inhumaine,
Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine.

ITYS.

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidele & le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haine ! eh bien, qui vous arrête ?
Les Autels sont parés, & la victime est prête ;
Venez, sans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des Immortels.
Egysthe doit bientôt y conduire la Reine ;
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne ;
On n'attend plus que vous.

ELECRE *à part.*

On n'attend plus que moi !
Dieux cruels, que ce mot redouble mon effroi !
Quoi tout est prêt, Seigneur !

ITYS.

Oui, ma chere Princesse.

ELECTRE.

Hélas !

ITYS.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.
Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux.
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux.
Songez que cet hymen va finir vos miseres ;
Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres :
Que lui seul peut briser vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anime,
Est de vous arracher au sort qui vous opprime.
Mycenes vous déplaît ; eh bien j'en sortirai :
Content du nom d'époux, par-tout je vous suivrai.
Trop heureux pour tout prix du feu qui me consume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume.
Aussi touché que vous du destin d'un Héros....

ELECTRE.

Hélas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux !

Et que ce triste hymen où ton amour aspire ;
Cet hymen : non, Itys, je ne puis y souscrire.
J'ai promis ; cependant je ne puis l'achever :
Ton pere est aux Autels, je m'en vais l'y trouver :
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine !
Aux Autels, quoi, sans moi ! Demeurez inhumaine,
Demeurez, ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance ?

ELECTRE.

Ah ! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS, *se jetant à ses genoux.*

Quoi ! vous m'abandonnez à mes cruels transports !

ELECTRE.

Que fais-tu, malheureux ? laisse-moi mes remords ;
Leve-toi ; ce n'est point la haine qui me guide.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

QUe faites-vous, mon frere, au pied d'une perfide ?
On assassine Egysthe ; & sans un prompt secours,
D'une si chere vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine Egysthe ! Ah, cruelle Princesse !

SCENE IV.

ELECTRE, IPHIANASSE.

ELECTRE.

QUoi, malgré la pitié qui pour toi m'intéresse ;
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit !

Je n'ai pu t'arracher au ſort qui te pourſuit,
Prince trop généreux!

IPHIANASSE.

Ceſſez, ceſſez de feindre,
Ingrate; c'eſt plutôt l'inſulter que le plaindre.
La pitié vous ſied bien, au moment que c'eſt vous
Qui le faites tomber ſous vos barbares coups!
J'entends par-tout voler le nom de votre frere.
Quel autre que ce traître ennemi de mon pere.....

ELECTRE.

Reſpectez un Héros qui ne fait en ces lieux
Que ſon devoir, le mien, & que celui des Dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycene;
Il eſt temps qu'un barbare en reçoive la peine;
Qu'il éprouve ces Dieux, qu'il bravoit, l'inhumain:
Quoique lents à punir, ils puniſſent enfin.
Si le Ciel indigné n'eût hâté ſon ſupplice,
Il eût fait à la fin ſoupçonner ſa juſtice.
Entendez-vous ces cris & ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux?
Tels furent les apprêts de ce feſtin impie,
Qu'Egyſthe par ſa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai ſouffert de nos cruels malheurs,
M'apprend, en les vengeant, à reſpecter vos pleurs:
Je ne vous offre point une pitié ſuſpecte,
Un intérêt ſacré veut que je les reſpecte:
Vous inſultiez mon frere, & ma juſte fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'eſt un Héros que vous devez connoître;
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.



SCENE V.

ELECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

Madame, c'en est fait, tout cede à nos efforts;
Ce palais se remplit de mourans & de morts.
Vous sçavez qu'aux Autels notre Chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide;
Mais les soupçons d'Egysthe, & des avis secrets,
Ont hâté ce grand jour, si cher à nos souhaits.
Oreste regne enfin; ce héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups;
De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.
J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même,
Désarmé par Oreste en ce désordre extrême;
Ce Prince au désespoir, cherchant le seul trépas,
Portant par-tout la mort, & ne la trouvant pas,
A son pere peut-être eût ouvert un passage;
Mais sa main désarmée a trompé son courage,
Ainsi, de ses exploits interrompant le cours,
Le sort malgré lui-même a pris soin de ses jours.
Oreste, qu'irritoit une fureur si vaine,
A sa valeur bientôt fait tout céder sans peine.
J'ai cru de ce succès devoir vous avertir.
De ces lieux cependant gardez-vous de sortir,
Madame; la retraite est pour vous assurée;
Des amis affidés en défendent l'entrée.
Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos desirs,
Aux pieds de son vainqueur rend les derniers soupirs.

IPHIANASSE.

O mon pere! à ta mort je ne veux point survivre.
Je ne puis la venger, je vais du moins te suivre.
(*A Electre.*)
Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.

SCENE VI.

ORESTE, ELECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

AMis, c'en eſt aſſez, qu'on épargne le reſte :
Laiſſez, laiſſez agir la clémence d'Oreſte.
Je ſuis aſſez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je voi !
Sort cruel, c'en eſt fait, tout eſt perdu pour moi,
Celui que j'implorois eſt Oreſte.

ORESTE.

Oui, Madame ;
C'eſt lui, c'eſt ce Guerrier, que la plus vive flame
Vouloit enfin ſouſtraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le ſang d'Agamemnon.
Quel que ſoit le courroux que ce nom vous inſpire,
Mon devoir parle aſſez, je n'ai rien à vous dire.
Votre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui, mais je n'eus point part à la perte du tien.

SCENE VII.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE *à ſes Gardes.*

SUivez-la ; Dieux ! quels cris ſe font encore entendre !
D'un trouble affreux mon cœur a peine à ſe défendre.
Palamede, venez raſſurer mes eſprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit ſurpris !

Ami trop généreux, mon défenseur, mon pere;
Ah! que votre présence en ce moment m'est chere!
Quel triste & sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret:
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance?

PALAMEDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.
Oui, vous êtes vengé; les Dieux le sont aussi:
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce Palais n'offre plus qu'un spectacle funeste;
Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste.
Suivez-moi l'un & l'autre.

ORESTE.

Ah! que vous me troublez!
Pourquoi nous éloigner? Palamade, parlez.
Craint-on quelque transport de la part de la Reine?

PALAMEDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine:
De son triste destin laissez le soin aux Dieux;
Mais pour quelques momens abandonnez ces lieux:
Venez.

ORESTE.

Non, non, ce soin cache trop de mystere
Je veux en être instruit; parlez, que fait ma mere?

PALAMEDE.

Eh bien! un coup affreux....

ORESTE.

Ah Dieux! quel inhumain
A donc jusques sur elle osé porter la main!
Qu'a donc fait Antenor, chargé de la défendre?
Et comment, & par qui s'est-il laissé surprendre?
Ah! j'atteste les Dieux que mon juste courroux....

PALAMEDE.

Ne faites point, Seigneur, de serment contre vous.

ORESTE.

Qui, moi j'aurois commis une action si noire?
Oreste parricide!..... Ah! pourriez-vous le croire?

De

De mille coups plutôt j'aurois percé mon ſein.
Juſte Ciel! Et qui peut imputer à ma main....

PALAMEDE.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu, ce n'eſt point l'impoſture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature.
De vos ſoins généreux plus irritée encor,
Clytemneſtre a trompé le fidele Antenor;
Et rempliſſant ces lieux & de cris & de larmes,
S'eſt jetée à travers le péril & les armes.
Au moment qu'à vos pieds ſon parricide époux
Etoit prêt d'éprouver un trop juſte courroux,
Votre main redoutable alloit trancher ſa vie:
Dans ce fatal inſtant la Reine l'a ſaiſie.
Vous, ſans conſidérer qui pouvoit retenir
Une main que les Dieux armoient pour le punir;
Vous avez d'un ſeul coup, qu'ils conduiſoient peut-être,
Fait couler tout le ſang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort! ne m'as-tu tiré de l'abyme des flots,
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux?
Pour me faire attenter ſur les jours de ma mere?
Elle vient; quel objet! où fuirai-je?

ELECTRE.

Ah, mon frere!

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTENOR, MELYTE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

TOn frere! Quoi! je meurs de la main de mon fils!
Dieux juſtes! mes forfaits ſont-ils aſſez punis?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides?

Jouis de tes fureurs; vois couler tout ce ſang;
Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monſtre que bien plutôt forma quelque furie,
Puiſſe un deſtin pareil payer ta barbarie!
Frappe encor, je reſpire, & j'ai trop à ſouffrir
De voir qui je fis naître, & qui me fait mourir.
Acheve, épargne-moi ce tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mere!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce nom qui te rend ſi coupable,
Tu l'oſes prononcer! N'affecte rien, cruel;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance;
Ton fils ne dément point ton nom ni ſa naiſſance.
Pour l'en voir digne, au gré de mes vœux & des tiens,
Je lui laiſſe un forfait qui paſſe tous les miens.

SCENE DERNIERE.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ANTENOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans! que ma fureur implore;
Dieux vengeurs! s'il en eſt, puiſque je vis encore;
Frappez; mon crime affreux ne regarde que vous.
Le Ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux!
Je vois ce qui retient un courroux légitime;
Dieux! vous ne ſçavez point comme on punit mon crime.

ELECTRE.

Ah! mon frere, calmez cette aveugle fureur:
N'ai-je donc pas aſſez de ma propre douleur?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreſte?

ORESTE.

Ah! ne prononcez plus ce nom que je déteste:
Et toi, que fait frémir mon aspect odieux,
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon pere;
Mais qui te vengera du meurtre de ma mere?
Ah! si pour m'en punir le Ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
O Dieux! que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent;
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent:
Ma mere, vois couler...

Il veut se tuer.

PALAMEDE, *le désarmant.*

Ah! Seigneur.

ORESTE.

Laisse-moi.
Je ne veux rien, cruel, d'Electre, ni de toi.
Votre cœur affamé de sang & de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obscurcir les airs?
Grace au ciel, on m'entrouvre un chemin aux enfers.
Descendons, les enfers n'ont rien qui m'épouvante:
Suivons le noir sentier que le sort me présente.
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit!
Qui ramene le jour dans ces retraites sombres?
Que vois-je! mon aspect épouvante les ombres!
Que de gémissemens! que de cris douloureux!
Oreste! qui m'appelle en ce séjour affreux?
Egysthe! ah! c'en est trop. Il faut qu'à ma colere...
Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mere!
Quels regards! où fuirai-je? Ah! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux?
Je ne souffre que trop, monstre cruel, arrête,
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah! ma mere, épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris:

J'implore ton ſecours, chere ombre de mon pere :
Viens défendre ton fils des fureurs de ſa mere.
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi! juſques dans tes bras la barbare me ſuit.
C'en eſt fait, je ſuccombe à cet affreux ſupplice ;
Du crime de ma main mon cœur n'eſt point complice.
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux! les plus criminels ſeroient-ils plus punis?

FIN.